

Tout tremble mais rien ne bouge, c'est l'Iran de Khatami

Malgré les promesses du président réformateur Khatami d'instaurer un État de droit, l'arbitraire continue de régner en maître : assassinats de dissidents, emprisonnement d'intellectuels, d'étudiants... Les conservateurs, qui se veulent les garants de la pureté de la révolution islamique, peuvent d'autant mieux exploiter la déception des Iraniens, qui n'ont pas vu se concrétiser les réformes annoncées, que Khatami ne réagit pas aux exactions. Illustration par un film sorti ce printemps à Téhéran, *Monsieur le Président*, l'une de ces séries B qui ont supplanté le cinéma social des années précédentes, par le portrait d'un mollah...

PAR SERGE MICHEL

Encore un journaliste iranien dans la prison d'Evine, mais cette fois, un ultraconservateur ! Cela ne pouvait arriver que dans le film *Monsieur le Président*, sorti ce printemps en Iran, un navet bourré de contrevérités, destiné à laver les cerveaux tout en salissant les réformateurs. Abdullah enquête sur un groupe de fêtards suspects du nord de Téhéran, dont l'habillement et les discours trahissent une caricature des amis du président Khatami. Il accuse l'un d'eux, le méchant suprême, de corruption et de liens secrets avec les sionistes. Poursuivi, il se retrouve au cachot.

« Tout tremble, mais rien ne bouge. » Ce vers du poète belge Henri Michaux décrit très précisément les cinq dernières années en Iran, sous la présidence du réformateur Mohammad Khatami. Cinq ans qui ont passé comme un siècle, avec leur lot de meurtres, de scandales, de complots, d'émeutes, leurs sommets d'espoir, de colère, de lassitude. « Rien ne sera plus comme avant », tout le monde le dit. Les jeunes, les femmes, les intellectuels, les journalistes, les universités, tout tremble. Mais rien ne bouge. Pour combien de temps ?

LES PROMESSES DE KHATAMI

Le « Sud de la France », c'est le surnom du quartier politique de la section préventive de la prison d'Evine à Téhéran, réputé plus confortable que les autres. Cette fois, ce n'est pas du cinéma. Tirdad, un étudiant arrêté par erreur à la place d'un membre des Moudjahidine du Peuple, a passé une semaine dans cette cellule de quarante personnes, après 16 heures d'interrogatoire, les yeux bandés. Il a croisé là un général unijambiste arrêté en possession de 250 kilogrammes d'opium, un historien qui a trop critiqué les années de guerre, un banquier ayant avoué qu'il avait détourné deux millions de dollars après avoir été pendu par les pieds, nu, et battu durant des jours... Sans oublier ces trois gars d'Ahvaz qui avaient loué, au début 2000, avec leur familles, un petit avion, avec pilote, mais qui, au moment de détourner l'appareil pour fuir le pays, n'ont pas réussi à tomber d'accord. Certains criaient « Damas, Damas », d'autres « Dubaï », d'autres encore voulaient mettre le cap sur l'Allemagne. La confusion a permis au pilote de se poser et à la police de les arrêter.

La principale promesse du candidat Khatami lors de sa campagne électorale en 1997, c'était d'instaurer un État de droit. Or, c'est précisément le contraire qui s'est produit : l'arbitraire a dominé les années Khatami (ce qui n'a pas empêché sa réélection triomphale en juin 2001). Des dissidents ont été assassinés, des intellectuels et des étudiants ont été emprisonnés, des universités ont été attaquées par la police. Quelle fut la réaction du président ? Un silence radio, qui se retourne aujourd'hui contre lui.

LES MENSONGES DES SÉRIES B

L'apathie est telle qu'aujourd'hui, *Monsieur le Président* présente de pieux mensonges au cinéma sans provoquer de réactions. Voilà que le méchant suprême paie la caution. Il a beaucoup d'argent et une idée derrière la tête. De cadeaux en flatteries, il convainc Abdullah de prendre la tête du journal qu'il va lancer, le *Matin civil*, allusion à la société civile, slogan récurrent de Khatami, et au titre *Ce matin*, que dirigeait Saïd Hodjarian, le plus proche conseiller du président, avant d'être la cible (manquée) de tueurs hezbollahis. Pour notre héros, une nouvelle vie commence. Il reçoit une jeep, un appartement hors de prix dans une tour des quartiers chics, il rase sa barbe et change ses idées. Du coup, il refuse de publier les articles de sa propre femme, parce qu'ils font sans cesse référence aux « complots des ennemis », à la guerre, aux valeurs islamiques. « Les temps ont changé, lui dit-il. Faut regarder en avant. » Mais elle, très belle dans son strict tchador, n'en démord pas. Un soir, il se fâche et la frappe. Elle retourne chez sa mère mais lui laisse le jeune garçon, qui ne va pas tarder à perdre tout sens moral, à force d'imiter Michael Jackson dans sa chambre.

Vers la moitié du film, le complot ne fait plus de doute. Le méchant suprême va se présenter aux élections présidentielles. Le journal, qui connaît un grand succès, sera son tremplin électoral. Mais le fils d'Abdullah est victime d'une overdose. Accouru à l'hôpital, son père ouvre peu à peu les yeux sur la réalité, grâce à d'anciens camarades du front qu'il retrouve là, terrible-

IRAN : SORTIR D'UNE RÉPUBLIQUE ISLAMIQUE ?

ment mutilés (mais sereins, car le paradis les attend). Il retourne à sa femme et à ses valeurs, comprend qu'il est indécent de vivre dans le luxe quand les Iraniens souffrent tant de la crise économique. Alors il publie par surprise un article pour détruire la réputation de son patron, qui caracole dans les sondages. Ce dernier bloque la distribution du journal et dépêche un commando de tueurs qui abattent le journaliste après avoir fait exploser sa femme dans la jeep. Le film se termine par le sourire satanique du méchant suprême, sur fond de radios étrangères (B.B.C., Voix d'Israël) qui chantent en persan ses louanges.

LA PRISON D'EVINE

« Il y a tellement de célébrités à Evine, que c'est devenu le coin le plus glamour de Téhéran », avance Tirdad, mi-fier, mi-terrifié par son expérience. De fait, les Mémoires d'Evine sont devenus un genre littéraire en soi, dont les grandes plumes sont l'ancien maire de Téhéran Gholam Hossein Karbastchi, le journaliste Emadeddine Baqhi, et surtout le mollah frondeur Mohsen Kadivar qui a non seulement le génie de la métaphore (« Evine, écrit-il, c'est le cimetière des vivants »), mais aussi un certain sens de l'humour : le slogan préféré du régime du dernier chah était « Une Paykan (voiture nationale des années soixante) pour chaque Iranien ». Kadivar transforme la formule : « Une place à Evine pour chaque Iranien, puisque que c'est par là que doit passer le chemin des réformes, de la liberté et de la démocratie. »

Evine n'est même plus un privilège exclusivement masculin. « Vous vous souvenez l'époque où les hommes lissaient les poils de leur moustache en racontant fièrement leurs souvenirs de prison ? », lance, pleine d'ironie amère, l'avocate Mehrangiz Kar après quarante jours de confinement solitaire durant lesquels elle s'est découvert un cancer du sein. Jusqu'au cœur d'Evine, elle a poursuivi son combat : dénoncer les injustices d'une société faite par les hommes, pour les hommes. La section des femmes, beaucoup plus sale que celle des hommes, n'a même pas d'eau potable...

THÉÂTRE ET MOLLAHS

Pouf! En pleine scène de ménage, le mari s'est désintégré. Il ne reste du pauvre Samuel qu'un petit tas de cendres et le public, féminin en majorité, applaudit à tout rompre cette pièce de théâtre décoiffante, la plus populaire de la saison à Téhéran. Lorraine, l'héroïne de *Pouf!*, ne va pas porter le deuil très longtemps : les cendres de Samuel sont encore chaudes qu'elle se verse déjà une rasade de sherry et s'écrie : « Pourquoi tu n'aboies plus ? Allez, montre aux voisins que tu es un homme. Qu'un homme doit battre sa femme à mort ! » Rires jaunes dans la salle. Arrive Florence, la voisine. « Ce monstre t'a encore battue ? — Non, cette fois c'est lui qui a fait pouf ! » Trop beau pour être vrai, les deux amies descendent la bouteille de sherry et se mettent à danser sur une musique endiablée. « Regarde Samuel, je danse devant tes yeux. » Le public bat la mesure en frappant des mains, jusqu'à ce

IRAN : SORTIR D'UNE RÉPUBLIQUE ISLAMIQUE ?

que deux responsables barbus du théâtre parviennent à ramener le silence en courant le long des rangs. Applaudir a longtemps été interdit en république islamique ; c'était considéré comme un symbole occidental et décadent. Au lieu de battre des mains, il fallait rendre hommage au prophète en criant « Salavat ».

LE MOLLAH AMOUREUX

Depuis tout petit, Reza adore danser. Il le fait très bien, avec les pas précis et gracieux qu'exige la musique classique persane. Alors question : pourquoi es-tu devenu mollah ? « Parce que je voulais être en position de dire la vérité à mon peuple », dit-il, aujourd'hui âgé de vingt-huit ans. Et aussi parce qu'il vient d'une famille pauvre, qu'il voulait absolument fuir la maison de sa belle-mère et qu'il a été refusé au front contre l'Irak en raison de son jeune âge. À feuilleter son album de photos, on comprend que les études coraniques sont la solution idéale pour les ambitieux désargentés. On le voit poser devant les monuments de plusieurs villes d'Iran, ses livres anglais et persans sous le bras. Jusqu'aux fastes de la cérémonie de remise du turban !

C'est au mariage de son frère que la vie de Reza a commencé de chavirer. Shirine, la ravissante sœur de la mariée, dansait tellement bien. Toute sa famille, des pêcheurs de la Caspienne qui avaient bu de la vodka en cachette à la cuisine, faisait cercle autour d'elle en frappant des mains. Reza, en costume civil, a voulu leur montrer ses talents. Il a écarté le cercle, a dansé en face de Shirine et il est tombé amoureux pour la première fois de sa vie. Les vieilles tantes accroupies le long du mur ont grogné que les mollahs ne devaient pas danser. Le mari de Shirine, un baraqué qui se prétend commandant (mais personne ne sait de quoi ou de qui), s'est mis à tourner nerveusement dans le couloir et Marzieh, la femme de Reza, est allée pleurer dans le jardin. Pas jolie du tout, elle est aussi de quinze ans son aînée et lui a donné deux filles, dont une légèrement mongole. Il a dû l'épouser il y a huit ans parce qu'il était pauvre et qu'il voulait quitter immédiatement la maison de son père. En Iran, quand on n'a pas d'argent, on n'a pas le choix.

Reza a beau être mollah, il butte, comme tous les Iraniens, sur l'arrogance et le pouvoir arbitraire des bassidji, ces volontaires islamiques qui ont d'abord servi à déminer les champs de bataille avant d'être recyclés dans la surveillance sociale. Le premier jour, lorsqu'il a voulu entrer dans la mosquée qui lui a été attribuée, quatre bassidji retranchés à l'intérieur ont bloqué la porte. « Dégage. Ici c'est nous qui faisons respecter la loi de l'Islam. » L'ordre islamique, les bassidji en avaient même fait leur gagne-pain. Tous les jeunes du quartier devaient leur graisser la patte pour éviter d'être punis s'ils écoutaient de la musique durant les mois de deuil ou s'ils étaient surpris en train de draguer la fille des voisins. Résultat : la peur rôdait et la mosquée était vide. Alors, entre le religieux et les bassidji, s'est engagé un conflit terrible dont la victoire, après deux ans, est finalement revenue à Reza. Il a été nommé chef des bassidji du quartier. Depuis, les gens du coin

IRAN : SORTIR D'UNE RÉPUBLIQUE ISLAMIQUE ?

reviennent petit à petit faire leurs prières à la mosquée. Et pour booster la fréquentation, Reza a lancé un projet très ambitieux : sa mosquée aujourd'hui très moche, sans coupole ni minaret, va être reconstruite, avec une salle de sport au sous-sol et des salles pour des cours d'anglais et d'informatique au premier étage.

C'est décidé, Reza veut se défroquer. Il ne supporte plus ses habits de mollah. Cela a commencé avec les taxis collectifs, qui refusent de s'arrêter pour l'amener au travail, si bien qu'il fait les trajets en civil et doit ensuite se changer dans les toilettes. C'est humiliant. Cela a continué avec ses amis, qui changent de trottoir, parce qu'ils ont honte d'être lié à un mollah. « Je voulais pouvoir dire la vérité aux gens mais c'est le contraire qui se passe, dit-il. On refuse de me croire, à cause de mes habits. » Partout, il ne trouve que de la méfiance, parfois de la haine. Jusqu'à Shirine, sa belle-sœur, dont il est désormais très mordu. Elle va sans doute divorcer de son mari, qui l'accuse d'être stérile et la bat sans cesse. Si elle devait se retrouver seule, Reza a promis d'en faire sa seconde femme (l'islam en autorise quatre, mais il faut le consentement de la première épouse). Mais Shirine hésite. Elle n'arrive pas à se faire à l'idée d'épouser un mollah, même s'il danse bien.

LES ARMES DES CONSERVATEURS

Cela s'est passé au carrefour Chamran-Séoul, tout près de la prison d'Evine. Un vendeur de fleurs suppliait la passagère d'une riche limousine de lui acheter son bouquet de lys défraîchis par la pollution. Elle a fini par ouvrir la fenêtre. Alors le fleuriste a plongé ses bras dans la voiture, saisi la tête de la dame et l'a goulument embrassée sur la bouche. Elle hurle, le mari hurle aussi, laisse le volant, tente de poursuivre l'usurpateur de baisers roulés. Mais pendant qu'il zigzague parmi les voitures qui redémarrent au feu vert, un autre malfaiteur s'installe au volant et s'en va, avec la limousine et la femme. Roxanna, l'Irano-Américaine qui a assisté à la scène dans la voiture d'à côté, trouve l'Iran plus poétique que les États-Unis. « Des fleurs ! Des baisers ! À Los Angeles, dans ma voiture, on m'a mis un flingue sur la tempe et on m'a dit : "Get out !" »

Un jour du printemps 2001, Ali Karimi a décidé de se suicider. Il a grimpé sur le château d'eau, à l'entrée de l'usine de chaussures Shadanpour où il travaille depuis vingt ans. Cela faisait neuf mois que le nouveau patron, un certain Qhasser, n'avait pas payé les salaires. Au lieu d'investir dans l'usine, comme il avait promis en la rachetant à la Fondation des Déshérités — qui elle-même l'avait confisquée à la Révolution en 1979 —, Qhasser a vendu toutes les machines, sauf celles des bottes en caoutchouc. Les syndicats le soupçonnent d'attendre que la faillite soit prononcée, ce qui lui permettra de vendre le terrain au moins trois fois le prix qu'il a payé pour toute l'usine. Ce jour-là, Ali Karimi se dirigeait donc vers le vide, avec la ferme intention d'en finir. Mais entretemps, les quatre-cent-septante-quatre autres ouvriers de Shadanpour avaient envahi la cour, le suppliant de ne pas sauter. Ils viennent tous les jours à l'usine, même s'ils n'ont plus de salaire, ni de caoutchouc pour faire des bottes. Ils ont crié : « On va te prêter de l'ar-

IRAN : SORTIR D'UNE RÉPUBLIQUE ISLAMIQUE ?

gent, Ali, ne saute pas ! Et on va durcir le mouvement, tu vas voir ! » Au bout d'une demi-heure, Ali Karimi est redescendu et toute l'équipe est allé bloquer l'autoroute Téhéran-Karadj, qui passe non loin.

L'action, spectaculaire, a conduit le patron au tribunal. Mais le bougre a des pistons. Au lieu de faire de la prison, il a reçu des crédits du gouvernement pour payer quelques dettes, il a prononcé la faillite de Shadanpour à l'automne 2001 et mis le terrain en vente. En mars 2002, les anciens ouvriers ont à nouveau tenté de bloquer l'autoroute, mais cette fois ils se sont fait rosser par la police.

Les conservateurs ont donc choisi de combattre avec les armes de leurs adversaires. Depuis quelques années, en Iran, le cinéma « social » mettait en scène avec beaucoup de succès des femmes battues, des victimes de la drogue, des journalistes emprisonnés. Mais ces films profitaient toujours aux réformateurs, puisqu'on en concluait qu'il fallait des changements, de l'ouverture. On ne peut pas dire que tout Téhéran se rue pour voir *Monsieur le Président*. Et la plupart de ceux qui l'ont vu n'ont pas aimé. Mais dans un haussement d'épaules qui en dit long sur la désillusion qui règne à Téhéran après cinq ans de vaines promesses de réforme, certains ajoutent : « Il y a un peu de vrai. Les réformateurs pensent à eux-mêmes, pas aux Iraniens. »

Serge Michel (Téhéran, mars 2002)

Serge Michel est un journaliste suisse installé à Téhéran depuis 1998. Il a travaillé comme correspondant pour *Le Figaro*, *Le Point* et *La Libre Belgique*.